

« Parcours scénographique »

Louise Vigeant

Numéro 72, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28782ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (1994). Compte rendu de [« Parcours scénographique »]. *Jeu*, (72), 200–201.

« Parcours scénographique »

Idée originale d'Émile Morin ; conception : Émile Morin et Gilles Artau ; texte : Gilles Artau ; images, mécanique sonore et installation : Émile Morin ; environnement sonore : John Oswald ; éclairage : Caroline Ross ; montage vidéo : Marie-Josée Houde ; manipulation : Sébastien Langlois ; direction de jeu : Jacinthe Harvey. Avec Pascale Landry, François Marquis, Sylvain Miousse et Carole Nadeau. Production de Recto-Verso, présentée au Théâtre la Chapelle du 16 septembre au 1^{er} octobre 1994.

Chaos

Baladeur aux oreilles, le spectateur s'assoit devant une aire de jeu en angle. Le sol est recouvert de pierres plates, et les murs tapissés d'excroissances pointues ; dans un décor fermé, agressif, voilà que déjà une angoisse s'installe. Au centre, une fosse remplie d'eau réfractera des images, tandis

qu'au-dessus des murs, mais tout au fond, un écran est suspendu sur lequel seront projetés des paysages urbains. Des paysages « d'une époque post-catastrophe ». Car catastrophe il y a eu. Comment comprendre autrement l'état d'hébétude dans lequel se trouvent les personnages plantés dans cet univers blafard, au milieu duquel trône un fauteuil fait de fers à repasser, sorte de requiem à la société de consommation-récupération ? Un père qui tente « de tenir le coup », de « trouver un ailleurs » plus vivable, mais qui doute de tout et qui a peur de tout : la Floride, trop violente ; le Mexique, trop épicé, l'Australie, trop éloignée. Une mère qui ne cesse de s'agiter



Photo : Patrick Colette.

et qui ne s'arrête que pour nourrir le petit chat (la vie est-elle encore possible ?). Un fils autiste, qui casse les pierres comme un être préhistorique et qui piétine les repous-ses. Une fille, morte, que l'on voit suspendue, tel un ange noir, au-dessus du trou d'eau et qui viendra s'y noyer en fin de parcours, tombée du pont dont l'image apparaît sur l'écran du fond. La catastrophe, ce peut être cette mort (suicide ?) de la fille, ce peut être une guerre, un glissement de terrain entraînant tout dans la boue, peu importe. Seul le résultat compte : le chaos qui désoriente. Ce peut être aussi, bien sûr, cet état léthargique dans lequel l'homme a sombré, engourdi par ce trop-plein d'images et de sons, de bruits (comme l'expérience à laquelle on nous convie), en fait, qui est inversement proportionnel au vide de l'existence et qui tue l'individualité. *Parcours scénographique* nous offre une version étriquée de la famille ; est-ce le dernier avatar de ce qui a nourri si longtemps la dramaturgie québécoise ?

Louise Vigeant

« Danny et les flots bleus de l'océan »

Texte de John Patrick Shanley ; traduction d'Yves Coderre. Mise en scène et scénographie : Jean Laliberté ; décor : Sylvain Malo et Sylvie Lacombe ; éclairages : Claude Boissonneault ; film : Éric Moynier. Avec Stéphan Côté (Danny) et Anne-Marie Desbiens (Roberta). Production du Théâtre Danger Public, présentée à la Licorne du 28 avril au 21 mai 1994.

Épaves

Voici une femme et un homme esseulés qui échangeront quelques mots dans un bar, puis décideront de finir la nuit ensemble. À trente ans, ils sont brisés par la vie : Roberta a eu un père incestueux ; Danny frappe quand il éprouve quelque émotion — il vient d'ailleurs de laisser un individu pour mort à l'issue d'une bagarre. Leur rencontre est un simulacre d'histoire d'amour, où ils feignent le romantisme, fort maladroitement car ils sont incapables d'accepter la tendresse et doutent qu'ils soient aimables. De crainte d'être dupes, ils tournent en dérision les compliments qu'ils s'inventent, les prétendent faux. Or, si le jeu est d'abord forcé, on comprend que peu à peu chacun voit, ou *veut voir*, en l'autre quelqu'un avec qui être heureux. D'ailleurs, Danny en viendra à demander à Roberta de l'épouser, et ils s'endormiront en rêvant d'un bonheur simple. Mais le lendemain, elle a repris ses défenses, se moque de lui, le traite de fou, de minable. Ils se rapprocheront de nouveau, s'efforceront de croire encore à un beau mariage en blanc. Pendant que ce rêve les berce, le décor de la chambre se replie sur eux, comme s'ils se trouvaient enfermés dans un téléviseur. On les verra alors, sur film,